



**Aragon**  
**Œuvres romanesques**  
**complètes**

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE DANIEL BOUGNOUX  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION  
DE RAPHAËL LAFHAIL-MOLINO

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



ARAGON

*Œuvres  
romanesques  
complètes*

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE DANIEL BOUGNOUX  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION  
DE RAPHAËL LAFHAIL-MOLINO

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 2000,  
pour l'ensemble de l'appareil critique.*

*Les mentions particulières de copyright  
figurent au verso des pages de faux titre.*



# LA SAINTE RUSSIE



Le prince Michel Dolgorouki, quand il eut dilapidé l'argent de sa femme, constata sans déplaisir que sa jeune sœur, Catherine, élevée à l'institut Smolny, sur la cassette privée du tsar, avait l'honneur de plaire à Alexandre II<sup>1</sup>. D'autant que le souverain offrit au prince à Saint-Pétersbourg, sur le quai des Anglais, un palais où il logea la petite au rez-de-chaussée.

Catherine adorait les chiens. Alexandre lui en avait donné un, un chou : tout blanc, tout fourrure, avec deux têtes d'épingles noires en fait d'yeux. Il lui donna aussi trois enfants de 1872 à 1880. Le 17 février 1880, au palais d'Hiver, pendant un dîner en l'honneur du prince de Bulgarie, une bombe fit sauter la salle à manger, et le petit chien blanc fut tué. Pour calmer Catherine épouvantée de la méchanceté humaine, le tsar lui donna deux petits chiens : un blanc et un noir.

Le 3 juin 1880, l'impératrice Maria Alexandrovna, femme d'Alexandre, qu'on soignait depuis quelque temps en l'enveloppant dans les peaux encore saignantes de bœufs fraîchement tués, eut l'heureuse idée de mourir. Un deuil de tsarine ne se porte que six semaines. Alexandre II donna un lévrier à Catherine et, au grand scandale de la famille impériale, l'épousa, lui conférant le droit de se faire appeler S. A. S. la princesse Iourievski. On se mit à craindre au palais que le tsar ne la fit couronner tsarine et ne mît son fils Georges sur le trône au lieu du tsarévitch Alexandre.

Mais, à temps pour la destinée des Romanov, une bombe

tua Alexandre II le 1<sup>er</sup> mars 1881. Alexandre III<sup>1</sup> monta sur le trône, donna à la veuve de son père un palais de marbre rose, bâti naguère pour la princesse Souvorov d'Italie qui l'avait perdu à la roulette à Monte-Carlo, et fit pendre six révolutionnaires dont l'un s'appelait Oulianov, dont le jeune frère Vladimir s'appela, plus tard, Lénine. Le palais avait un jardin immense où Catherine dépensa un trésor pour que ses chiens eussent un paradis où jouer. Outre la fortune personnelle que le tsar lui avait laissée, elle avait jusqu'à la majorité de ses trois enfants la jouissance de neuf millions de roubles qu'il lui avait remis pour eux.

Ce fut une période de disgrâce dans la vie de Son Altesse Sérénissime, car Alexandre III ne l'aimait guère. Aussi n'était-elle que l'été à Pétersbourg... Le reste de son temps à son hôtel de l'avenue des Sablons à Neuilly et sa villa de Nice. Avec ses chiens de plus en plus nombreux, elle se consolait de n'avoir pu revêtir les robes qu'on avait spécialement dessinées pour son couronnement, et dont elle conservait les esquisses au mur de son oratoire entre une icône et un portrait d'Alexandre II.

Ses enfants ne lui donnaient pas satisfaction. Georges, l'aîné, dit Gogo, dont elle avait pensé faire un tsar, s'était collé avec une tzigane. Ce fut une raison pour lui refuser les trois millions de roubles qui lui revenaient. Le malheureux prince en était réduit aux 40 000 roubles (160 000 francs) par an qu'après la mort d'Alexandre II, Nicolas II lui donnait. Le nouvel empereur offrait d'autre part à chacune des deux sœurs de Gogo une annuité de 30 000 roubles et à leur mère une annuité de 180 000 roubles. Cela permettait quelques aménagements dans le jardin du palais.

À vrai dire, S. A. S. la princesse Iourievski préférait de plus en plus son hôtel de Neuilly et sa villa de Nice au palais de Pétersbourg. Il y avait trop d'attentats, de grèves, de troubles en Russie. Le peuple y est affreux. C'est vrai que la France est une république, mais les gens du gouvernement y sont très polis, et puis leur révolution, c'est déjà de l'histoire ancienne. Enfin, à Paris, il y a des expositions canines vraiment tout à fait passionnantes. Un loulou de Poméranie de la princesse avait été primé en 1913, l'année où son fils Gogo mourut.

Elle subit cette année-là une opération intestinale, et elle fut en danger de mort. C'est alors que par un joli trait se révéla la belle âme de Son Altesse : elle fit son testament et

y coucha son chien Gordon, un bâtard, un de ces chiens qui ne lui faisaient aucun honneur, pour une somme de 25 000 francs. Ce Gordon, d'ailleurs comme un héritier trop pressé, faillit la tuer pendant sa convalescence. Il était très lourd, et la princesse se l'était fait apporter sur sa chaise longue dans le jardin. En le caressant, elle fit péter, sauf votre respect, la cicatrice encore jeune de son vieux ventre princier. Il fallut la recoudre.

Un peu gênée, en ce temps-là, elle vendit (un million deux cent mille roubles) le palais de marbre rose et son jardin d'été, et séjourna désormais en France où elle mangea son palais de marbre comme elle avait déjà mangé la plupart de ses bijoux et les terres léguées par Alexandre II. Le grand hôtel désert de l'avenue des Sablons retentissait, deux mois l'an, des jappements de ses chiens. Elle apparaissait au bois de Boulogne dans sa victoria, un cocker blanc et brun dans ses bras. Puis elle retournait sur la Côte d'Azur. Elle mangea avec ses chiens son hôtel de Neuilly et s'installa définitivement à Nice, n'ayant plus que la pension faite par Nicolas, sept cent vingt mille francs par an, une misère avant-guerre ! Dans le jardin de sa villa, à la fin de l'année suivante, elle fit installer un cimetière pour ses chiens.

Il faut dire que c'était le temps de la guerre, et tout ce qui se passait là tournait l'esprit de Son Altesse Sérénissime vers des idées sombres et sérieuses. Aussi, désirant conserver de chacune de ses bêtes une image durable, faisait-elle exécuter, par de grands sculpteurs, comme il s'en rencontre sur la Riviera, des portraits fidèles de ses morts, *en pied* de préférence, pour orner leurs tombeaux. Même elle se prenait parfois à penser que ses chers toutous vivaient trop longtemps, elle avait peur de mourir avant eux, et qui sait alors s'ils auraient eu leur statue ? Elle en fit sculpter plusieurs, prudemment, par avance. Curieuse chose que la guerre, qui n'incite pas, à vrai dire, que les princesses à la statuomanie !

Sous les palmiers de son jardin, elle se félicita, en février 1917, d'avoir vendu son palais de Petrograd et d'être loin de toutes ces tracasseries. Autour d'elle un peuple de chiens frétillait, se pressait, se poussait, lorsqu'elle prenait dans le plat un morceau de dinde ou une bonne tranche d'épaule de mouton qu'elle agitait au-dessus des têtes avides. Un petit pékinois essayait de faire le beau derrière les autres, plus grands, et perdait à chaque coup l'équilibre. Quel amour !

Ah, si les gens du peuple étaient comme ça ! Il y en a qui ne sont pas méchants, paraît-il.

Ce Nicolas, elle ne l'avait jamais trouvé très intelligent. Ce n'était certes pas un homme comme son grand-père ! Elle ne comprit jamais très bien ce qu'il avait pu fabriquer, Kolia, comme elle l'appelait, mais enfin le fait est qu'il ne lui servit plus sa rente, et qu'on commença à parler des bolcheviks, et toutes sortes de mauvaises nouvelles vinrent de Russie. Les obligations de l'emprunt de guerre auquel elle avait souscrit ne rapportaient plus rien à la princesse Iourievski. Une de ses filles, mariée à un prince Obolenski, chantait au music-hall maintenant. Même elle mettait son nom sur les affiches : Obolenski-Iourievski. Que n'ajoutait-elle « fille d'Alexandre II, tsar de toutes les Russies et représentant de Dieu sur la terre ». Il est vrai que reniant la religion dont son auguste père avait été le chef, elle s'était faite catholique, trouvant sans doute cette religion plus conforme à l'ambiance du music-hall !

La vieille princesse se mit à liquider dentelles, nécessaires de toilette, flacons de sels, portraits de famille, bobèches de malachite ; mais les chiens étaient terriblement voraces. Les projets de robes pour le couronnement y passèrent comme les icônes, comme Alexandre II lui-même, et ses lettres d'amour. Catherine Dolgorouki continuait ainsi, sur le tard, à escompter ses nuits de 1867, quand elle était venue retrouver en fraude à Paris son empereur qui y visitait l'Exposition universelle en compagnie de Napoléon III.

Elle se rencontrait parfois avec la princesse Souvorov d'Italie (dont Alexandre II avait été aussi amoureux dans les années soixante) qui lui survécut d'une année. Encore plus à plaindre qu'elle, la princesse Souvorov : elle n'avait pas aimé les chiens dans sa vie, mais la roulette. Aussi était-elle bien seule pour ses vieux jours, et cela lui faisait une belle jambe qu'une des salles du casino de Monte-Carlo, bâti en grande partie avec l'argent qu'elle y avait laissé, portât le nom de Souvorov en son honneur ! Ces dames au milieu des chiens, parlaient sous les palmiers de la villa Georges du palais de marbre rose qu'elles avaient toutes deux possédé.

Le chien Gordon, l'arrière-train paralysé, faisait doucement ses ordures un peu partout. On racontait qu'il y avait la famine sur la Volga. Les enfants y mouraient comme des mouches. Un peu d'espoir revenait donc de revoir les annuités si fâcheusement disparues dans la tourmente.

D'autant que le préfet des Alpes-Maritimes avait dit merveille à Son Altesse Sérénissime d'un général Wrangel qui était en train de reprendre l'affaire en main<sup>1</sup>. Pauvre Gordon ! Tu auras peut-être ton héritage ! Votre Altesse n'est pas trop fatiguée ? Non, non...

... Elle s'est éteinte très doucement en 1922, l'Altesse, sans avoir eu le temps d'assister à toutes sortes de choses, qui eussent été pour elle d'inépuisables sujets d'étonnement. La villa Georges a été vendue, elle s'appelle aujourd'hui *Le Pouf*. Mais le cimetière des chiens existe toujours, très bien entretenu par l'ancienne femme de chambre de la princesse, avec des fleurs sur chaque tombe. Gordon s'y est traîné encore quelques années, préhistorique, monstrueux, baveux, rampant ; on a finalement dû l'abattre, sept ans après l'exécution de Nicolas II et de sa famille.

Toute une société qui s'en va...

1933.



# LES BEAUX QUARTIERS

LES BEAUX QUARTIERS

© *Éditions Denoël, 1936.*

LA SUITE DANS LES IDÉES

© *Éditions Stock, 1997.*

## LA SUITE DANS LES IDÉES

« ... il me faut ici rêver à l'avenir, où des livres s'écriront pour des hommes pacifiques et maîtres de leur destin... » Cette phrase de la postface aux *Beaux Quartiers* ne se borne pas à justifier le cycle du *Monde réel*, que j'invente alors, elle traduit l'orientation même du roman que je venais d'écrire et en fait un système. Tourner l'invention romanesque vers l'avenir en suppose la vue, aussi bien la phrase précédente disait-elle de ce livre : « Il prélude à d'autres que rendent problématiques ces craquements sourds dans la vieille demeure, et le bruit des revolvers qui s'arment dans la poche des factieux, et les clameurs proches de la guerre étrangère. »

Ceci est écrit à la fin de juin 1936, c'est-à-dire avant même l'éclatement de la guerre d'Espagne, trois ans et deux mois avant celui de la Seconde Guerre mondiale. Le roman proprement dit achevé le 10 juin à bord du bateau soviétique qui nous menait de Londres à Leningrad, la postface y est ajoutée à Moscou, dans cette chambre de l'*Hôtel Métropole*, où André Gide était venu me demander de « corriger » le discours qu'il devait prononcer sur la place Rouge, aux obsèques de Gorki<sup>1</sup>.

À notre voyage précédent, en 1935, *Les Cloches de Bâle* venant de paraître en russe, dans la traduction d'Elsa Triolet, l'idée était venue à quelqu'un, aux nouveaux studios qui s'ouvraient à Odessa, de me faire demander d'en tirer un scénario pour les films d'Ukraine. J'avais longuement résisté aux instances de l'ambassadrice qu'on nous avait dépêchée à cet effet, et tu étais vivement opposée à ce projet, à cette

perte de temps pour un résultat problématique. Mais comment faire ? Dans tous les pays du monde, le cinéma donne naissance à des personnages éloquentes et persuasifs, comme cette grande femme ample et sans apprêt dont les gestes étaient soulignés par une longue écharpe glissante et qui me disait que le sort même de la cinématographie ukrainienne résidait entre mes mains, que si l'on n'y avait pas un sujet de retentissement international les studios d'Odessa à peine ouverts allaient être fermés, certaines gens y ayant un intérêt que je n'arrivais pas à saisir, etc. Enfin nous avons cédé, et cela supposait deux ou trois mois sur place, à Odessa, *Londonskaïa Gastinitsa*, l'automne et le début de l'hiver... l'abandon de ce roman commencé qui n'avait pas encore de titre, et que je poursuivais pourtant à la dérobee, par-ci par-là, en marge de mon travail cinématographique, avec un certain sentiment de culpabilité (presque toujours ainsi j'ai écrit mes livres à temps volé). En vérité, mon premier sentiment était le bon, je ne suis pas fait pour écrire des scenarii ni des pièces de théâtre, je n'ai aucune idée de la dramaturgie, cette science étrange, ni en général pour les travaux qui supposent l'intrusion d'autres personnes dans mes rêves écrits : je suis d'instinct un farouche ennemi des arts collectifs, ma *pensée*, ou ce qu'on pourrait appeler ainsi, est le résultat d'un figlage individuel, artisanal, qui ne suppose pas plus un metteur en scène, des acteurs, un décorateur que ce monstre moderne, le rédacteur, et ma prose n'est jamais arrivée au grand jour sans que j'aie livré au moins contre cette forme modeste du rédacteur, le correcteur, l'épique combat de mes colères, pour y sauvegarder *ma* ponctuation, *mes* fautes de français, le style, quoi !

Tu regardais par-dessus mon épaule les grandes feuilles où le scénario s'écrivait sur trois colonnes, je ne sais plus trop pourquoi, et ce que tu pouvais trouver cela mauvais ! Ça l'était. J'avais été saisi de la tentation, pour la cinématographie d'Ukraine, de russifier autant que possible *Les Cloches* ; c'est-à-dire de montrer à l'écran où déjà, de Diane à Clara, la multiplicité des centres d'intérêt est contraire à la conception d'un film qui ne dépassera pas deux heures, l'arrière-plan, le *background*, de la famille Simonidzé, le Caucase, les conditions économiques, la vie des ouvriers de Bakou, leur grande grève d'alors, enfin tout ce qui expliquait en images ce qui, dans le roman, est résumé par le chèque mensuel que reçoit à Paris la mère de Catherine. Et puis

j'y tenais. Au point que c'est là-dessus que les choses finalement cassèrent, quand on me demanda avec beaucoup de gentillesse, mais pas moins de fermeté, de renoncer à tout ce côté russo-géorgien du scénario, pour tâcher de réduire l'histoire à son cadre français, déjà sacrément surchargé. Dieu merci, ces gens, au bout du compte, préférèrent considérer comme fonds perdu ce qu'ils avaient déjà dépensé pour notre hôtel et arrêter les frais : ils m'ont, ce faisant, rendu un inestimable service, et j'imagine quel incroyable navet eût été ce film, si le malheur lui avait donné naissance, où mes pauvres *Cloches* se seraient changées en points sur les *i*. La seule victime de l'affaire fut le metteur en scène, mon ami Jean Lods, qu'on avait aussi fait venir à Odessa, et y demeura plusieurs mois après notre départ pour une partie perdue d'avance, parce que les illusions partout au monde ont du mal à mourir.

Mais, au fur et à mesure que le caractère improbable du film s'accusait, quand je ne poursuivais déjà plus l'écriture de cet interminable scénario que par mauvaise tête, la balance entre le travail officiel et le travail secret se renversait, et ces *Beaux Quartiers* sans nom l'emportaient en moi sur l'épinal cinématographique. Maintenant que j'y songe, il m'apparaît que cette absurde entreprise sans lendemain m'a, en réalité, rendu un inappréciable service : elle m'a forcé chemin faisant à une sorte sans précédent de critique du roman écrit, dans ses détails comme dans sa signification, dont bénéficia le roman à écrire où je n'avais fait encore que m'engager. À notre arrivée à Odessa, je devais, si je m'en souviens bien, être encore en plein dans la première partie de celui-ci, « Sérianne ».

*Les Beaux Quartiers* sont nés du double sentiment que j'avais, touchant *Les Cloches de Bâle* : comme d'un livre sans construction d'une part, insatisfaisant à l'esprit par là même, mais surtout d'un récit étroitement parisien où, malgré Cluses et Bakou à la cantonade, la machine démontée semble limitée par les fortifications, le bois de Boulogne, Neuilly et Levallois-Perret. Un besoin d'ouvrir les fenêtres, de laisser entrer l'air d'ailleurs, d'apercevoir le paysage des provinces, le pays. Et les liens de celui-ci et de ce monde de banquiers et de militaires, d'industriels et de femmes entretenues qui peuple *Les Cloches*. Il ne suffisait pas que le médecin circulât par la ville imaginaire et ses alentours dans une Wisner grise, il ne suffisait pas que l'industrie dont nous

connaissions le chef apparût ici réalité de la vie nationale, il fallait manifester l'unité des affaires françaises, je veux dire leur unité charnelle : par exemple, que l'industrie locale jouât son rôle de chaînon dans ce réseau complexe, par l'argent investi et par les parentés, si bien que le chocolatier Émile Barrel... « mari d'une Schoelzer-Bachmann, cousin des Barrel de Lyon... » fit « une sorte de pont de chocolat entre l'industrie de la soie et le fil d'Alsace ». Mais ce point de croisement choisi, encore fallait-il le situer, fallait-il *inventer* Sérienne.

Sérienne n'existe pas. Je l'ai bâtie avec des matériaux réels, c'est une autre affaire. On a plusieurs fois tenté de localiser la citadelle des Barrel et des Barbentane, de l'identifier avec des villes qui sont sur la carte. C'est ainsi que dans une publication Hachette à l'usage des écoles, dans le commentaire en marge d'un texte de dictée tiré des *Beaux Quartiers*, l'on écrit que c'est une ville de Savoie. Il était facile de le demander à l'auteur avant d'en décider, mais voilà comment sont nos professeurs ! Que Sérienne n'a strictement rien de savoyard, si ce n'est peut-être le chocolat\*, il suffit de lire pour le voir. Par exemple, simplement la place que tient pour Armand la poésie provençale. Et quand le maréchal-ferrant Avril dit de cousins à lui qu'ils achètent « des villas, là-haut, sur le Verdon », il faut bien que nous soyons en aval de cette rivière, c'est-à-dire au moins dans la partie méridionale des Basses-Alpes. D'ailleurs le nom fabriqué de Sérienne (« Sérienne-le-Vieux, chef-lieu de canton ») évoque naturellement Simiane, qui donna son nom au beau-fils de Mme de Sévigné<sup>2</sup>. La seconde *n* de sa finale vient sans doute de Reillanne, située légèrement au nord de Simiane-la-Rotonde. Je ne dis pas que Sérienne est Simiane ni Reillanne, car c'est apparemment un bourg beaucoup plus important que ces deux localités. Simiane en 1964 n'a que 322 habitants, d'après le *Guide bleu*, pour 625 à Reillanne<sup>3</sup>. Mais l'une comme l'autre sont surmontées de ruines qui peuvent faire rêver l'enfant Barbentane :

\* Apparemment cette erreur a pour origine le fait que Barrel ait appelé « La Savoyarde » la croquette de chocolat qu'il fabriquait. Mais, à ce compte, bien des produits à nom exotique que fabrique l'industrie de la région parisienne devraient faire situer Paris sous les tropiques ou, les *Eskimos* par exemple, dans les neiges polaires. « La Savoyarde » est d'ailleurs le nom d'une cloche du Sacré-Cœur à Paris<sup>1</sup>.

« Simiane, dit le même guide, est connu pour sa rotonde, chapelle castrale du XII<sup>e</sup> siècle conservée dans les restes d'un château moins ancien, et trop restaurée... » et Reillanne « est étagé sur une butte qui porte les ruines d'une église et commande un panorama étendu ». À vrai dire, Banon, un peu plus au nord, répond mieux à la description de Sérianne : « Le bourg moderne s'étend au pied du rocher abrupt qui porte le vieux village en partie abandonné : restes d'enceinte du XV<sup>e</sup> siècle. Du sommet du rocher, vue étendue et très intéressante sur une grande partie de la montagne de Lure. » Je vous laisse le choix. Mais mon Sérianne est une ville où puissent se concentrer les éléments du microcosme dont j'avais besoin. Aussi ai-je déroulé à ses pieds, bien que lui gardant son caractère montagnard, une partie de plaine, avec des faubourgs et des vignobles, qui lui enlève le caractère bas-alpin pour lui donner des traits varois. Si j'oublie que les Barrel fabriquent du chocolat, dans les rapports entre les fils de famille et les ouvrières de l'usine Barrel je retrouve certaines histoires qui me viennent de la région voisine de Toulon, où j'ai souvent passé une part de mes vacances à l'époque qui est celle des *Beaux Quartiers*. Dans la petite ville<sup>1</sup> où j'avais de pseudo-parents, on fabriquait des bouchons, il s'y trouvait un commerçant dont l'enseigne me faisait sourire, parce qu'il s'appelait *Arthur Rimbaud*, sans savoir le moins du monde ce que cela pouvait avoir de prétentieux. Rien de la vie même du bourg, de ses personnages, que d'ailleurs je ne fréquentais pas, enfant, n'est passé dans *Les Beaux Quartiers*. Mais c'est des vignes environnantes, propriétés et propriétaires, que proviennent les histoires de vendanges et les portraits de cette « société », qui était fermée aux commerçants du bourg.

Même ces origines méridionales, où la politique est bas-alpine, les épisodes électoraux liés aux campagnes que j'ai suivies, enfant, à cause d'un père que j'avais plus ou moins et de mon oncle qui était son collaborateur, ne suffisent pas à tout expliquer de Sérianne. Pour m'en tenir à un détail, le marchand de couronnes mortuaires qui est aussi chapelier provient de Vernon<sup>2</sup>, dans l'Eure, où j'en avais vu la boutique en 1923 sur une grande place morte ; son histoire avait été imaginée déjà, sous une forme différente, dans ce roman détruit huit ans plus tôt à Madrid (c'est la seule osmose qui se soit produite entre *La Défense de l'infini* et mes livres ultérieurs, probablement ici parce que la reprise

Le droit romain n'est plus

*Notice*

1458

*Note sur le texte*

1460

*Notes et variantes*

1460

LES CONTES DE QUARANTE ANNÉES

*Note sur le texte*

1464

*Notes*

1464

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

LA SAINTE RUSSIE

LES BEAUX QUARTIERS

UN ROMAN  
COMMENCE SOUS VOS YEUX

LES VOYAGEURS DE L'IMPÉRIALE

SERVITUDE  
ET GRANDEUR DES FRANÇAIS

*Appendice*

LES PORTRAITS

LES CONTES  
DE QUARANTE ANNÉES

Préface au tome IV  
des « Œuvres romanesques croisées »

*Introduction*

*Chronologie*

*Notes sur la présente édition*

*Notices, notes et variantes*